

Aucune pluie n'est tombée sur le Midwest américain depuis bientôt quatre semaines. Aucune trace de verdure n'est visible sur plusieurs kilomètres. Les teintes varient du jaune au marron. Au loin, un tracteur traversant un immense champ agricole laisse une traînée de poussière derrière lui. Du nord au sud, d'est en ouest, n'est visible que cet océan de terre sèche d'un beige grisâtre. Au volant du véhicule, Dylan, un homme dans la mi-trentaine, la barbe hirsute, la peau épaisse comme le cuir, portant un débardeur jauni par la sueur, essuie son visage basané à l'aide d'un bandana usé à la corde. La chaleur est étouffante à l'intérieur de ce petit cagibi aux parois de verre. Il jette un œil au miroir extérieur. Rien à faire, la poussière l'empêche de constater toute forme de progrès derrière lui. Il a cependant fait ce trajet des centaines de fois. Il sait très bien qu'il en a encore pour une bonne partie de la journée. La suspension de son tracteur laissant à désirer, le fermier se fait bringuebaler dans tous les sens. Entre ses cuisses, un flacon d'alcool assure une poste d'assistant à la productivité. Dylan empoigne le bon vieux Jack et en prend une bonne lampée. Quelques gouttes dégoulinent le long de sa moustache frisottante. Le regard fixé sur l'horizon, son esprit est vide. L'odeur du fumier le garde loin de ses pensées.

Plusieurs minutes plus tard, le tracteur fait demi-tour et laboure la tranchée suivante. Les heures passent. Les paupières de Dylan deviennent de plus en plus lourdes. Il stoppe le camion. Le soleil commence à croiser l'horizon. La poussière retombe lentement, ouvrant le champ de vision au paysan. Il arrive maintenant à se situer. Sa maison plain-pied de style ranch est à peine à quatre cent pieds. Il reste une goutte de Jack. Il fait culbuter l'embouchure du flacon au-dessus de sa bouche grande ouverte. La dernière once de gnôle trouve le fond de sa gorge. Il prend quelques secondes pour la déguster. Le moteur se refroidit. Son bruit auparavant si assourdissant est maintenant remplacé par des cliquetis métalliques. Dylan entend les oiseaux pour la première fois de la journée. Selon la position du soleil, il estime qu'il est environ 5h du soir. Il peut encore profiter du temps qui se rafraîchit et du coucher de soleil pendant une bonne heure et demie, avant que sa femme Megan termine le repas du soir. Il retire ses bottes de travail, dont les caps de métal sont à nu et les semelles débordent d'une croûte de terre sèche. Il dévoile ses pieds nus et suintants. Il lance ses bottes derrière lui dans l'habitable et ouvre ensuite la portière. Il peut maintenant entendre les gémissements des coyotes qui surgissent de derrière les collines. Il tapote le double-canon chromé du fusil de chasse qu'il garde toujours près de lui. Il laisse ses pieds suspendus au-dessus de l'immense roue arrière de l'engin. Il soupire longuement. Il peut voir le soleil s'engouffrer très lentement derrière la vaste plaine. Le ciel est clair. Pas un nuage en vue. Il gratte son crâne dégarni. La météo ne le rend ni chaud ni froid. À quoi bon espérer quelque chose dont on n'a aucun contrôle ? D'un côté, il devrait peut-être s'en inquiéter. D'un autre côté, il croit en la miséricorde divine. Ceci dit, il préfère ne pas penser à tout ça. Ça le dépasse. Comment pourrait-il combattre les volontés de Dieu ? Si Dieu décide de ne pas faire tomber ne serait-ce qu'une seule goutte de pluie sur ses terres, il n'y peut rien. Il préfère continuer à travailler fort, respecter les lois divines, être

reconnaissant de ce que Dieu lui offre, être fidèle et aimer sa femme. Dieu saura certainement apprécier sa piété et son dur labeur. Dylan ressent tout à coup un léger picotement qui émerge sous les parois veineuses de ses paupières. Il se gratte les caroncules lacrymales, bâille, puis croise les bras. Il prend une autre grande respiration. L'air fait résonner ses parois nasales. Il ferme les yeux...

Tout à coup, un chatouillement visqueux sur ses orteils vient l'embêter. Il se réveille en sursaut. Le flacon tombe au sol. Un petit à-coup, comme un cognement vitreux, est suivi d'un couinement. Dylan regarde vers ses pieds. Il les distingue à peine. Tout devant lui est noir et bleu foncé. La lumière du jour s'est éteinte depuis longtemps. Seul le halo azuré de la lune éclaire la vallée. Il remarque une masse difforme qui respire à ses pieds. Il prend quelques secondes pour faire le point. Deux globes luisants reflètent le ciel étoilé. C'est un coyote qui le fixe d'un air apeuré. Comme si la peur de l'animal était contagieuse, un vif frisson traverse le cœur de Dylan. Son instinct de survie prend le relais. D'un bond, il commence à japper et à faire des gestes erratiques pour l'effrayer. Le jeune coyote recule de quelques pas. « Ne me cherche pas, mon gars ! Fous le camp ! », crie-t-il d'un ton dominateur. En réponse à ses mots, le coyote dresse l'échine et se met à grogner. « Oh que non, sale chose ! Tu joues avec le mauvais gars, ça, je te le dis ! » L'agriculteur se met debout en posant un pied sur les lamelles craquelées de l'imposant pneu arrière de son tracteur. Fusil en main, il crache en direction du chacal en guise de dernier avertissement. Le canidé nécrophage lui lance un jappement agressif tout en lançant ses pattes vers l'avant, prêt à bondir. Dylan lève son fusil avec comme objectif de placer le cœur de son opposant droit dans sa mire. Le coyote baisse immédiatement la tête et les oreilles, comme s'il reconnaissait l'objet pointé en sa direction. Il rebrousse chemin à toute vitesse. Un nuage de poussière se forme autour de lui. Pris de court, Dylan tire un coup trop tôt qui atteint le sol et fait lever encore plus de poussière. Il tente maintenant de retrouver l'animal dans toute cette confusion. Il finit par apercevoir de petites éruptions de poussière soulevées par l'animal en fuite. Il vise au bout de la traînée et tire le deuxième coup à sa disposition. Comme un réflexe, il place la crosse sous son bras, empoigne le double-canon et le tire vers le bas afin de libérer les cartouches vides. Il saisit la première et l'extirpe du canon. La cartouche rouge, ainsi que l'intérieur du canon laissent s'échapper une fumée blanche. Il lance la cartouche vide au fond de son camion. Alors qu'il s'apprête à retirer la deuxième, il commence à voir la terre danser, comme si les rangées de terres labourées erraient en valsant. Il jette la deuxième cartouche au fond de son camion. Afin de mieux discerner ce qui se trame devant lui, il plisse les yeux. Soudain, une vision d'horreur l'attaque de plein fouet. C'est une horde de coyotes affamés. Dès lors, il se retourne, pose un genou sur le pneu et plonge la main sous son siège afin de s'emparer d'une boîte de cartouches. Il tâte le sol de plus en plus nerveusement. Ses gestes deviennent rapidement de plus en plus violents. Il accroche la boîte et une flopée de cartouches se met à rouler sous le siège. Désespéré, il regarde au-dessus de son épaule. Les coyotes sont à quelques dizaines de pieds et le chef de la bande

se met à sprinter. Dylan lance son fusil au fond de l'habitacle et bondit lui aussi à l'intérieur. Alors qu'il entend les grognements frôler ses pieds, il se retourne tout aussi rapidement et ferme la porte de verre. Une dizaine de coyotes sont face à lui. Une bête aux yeux rouges a les pattes avant posées sur l'appui-pied qui sert à monter dans l'habitacle. Après avoir tapoté la fenêtre de sa patte, il va rejoindre les autres qui trottaient autour du camion. Un deuxième coyote tente de s'y prendre dans le dos de Dylan. Il saute droit vers lui, mais écrase son museau sur la vitre. Dylan sursaute. Il agrippe son siège et reprend son souffle. Il doit vite s'assurer qu'il est en sécurité. Il regarde partout autour de lui, chaque petit interstice, chaque possibilité d'entrer... Non, c'est vrai. Il doit retrouver ses esprits. Il le sait, pourtant : la seule façon d'entrer, c'est à sa gauche, par la porte d'entrée dont il faut tourner la poignée. Il réalise que la porte n'est pas verrouillée. Il enclenche la serrure aussitôt. Un coyote ne peut pas tourner une poignée, mais on n'est jamais trop prudent. Il se souvient du film Jurassic Park avec les vélociraptors qui ouvraient les portes. Son fusil, maintenant. Il doit le charger. Il se penche vers l'avant et saisit deux cartouches qui traînent au sol. Il reprend son fusil, insère les cartouches dans chacun des deux cylindres métalliques et arme le canon. Fusil pointé vers le ciel, il ferme les yeux et lève le menton afin de rendre grâce à Dieu. Aussitôt, des couinements commencent à se faire entendre. Avant même d'avoir fini sa prière, une lumière transperce ses paupières. Il ouvre les yeux avec difficulté. Il soulève son bras tenant le fusil afin de couvrir ses yeux.

Au-dessus de lui, une lumière intense et aveuglante qui semble rassembler toutes les couleurs du spectre l'empêche de distinguer le ciel. Il baisse la tête momentanément. Le champ est maintenant désert. Tous les coyotes se sont enfuis. Dylan rejette un coup d'œil vers le ciel, mais rien n'y fait : il ne voit rien. Tout en protégeant ses yeux avec ses mains, il débarre la porte, l'ouvre d'un coup de pied et saute à l'extérieur. Fusil en main, il s'éloigne de quelques pas afin de mieux distinguer, mais rien à faire. La lumière semble le suivre. Impossible de savoir d'où elle s'origine. Il pointe son fusil vers le ciel en détournant le regard afin de ne pas être aveuglé. « Arrêtez ça ou je tire, goddamnit ! » Un sifflement aigu perce alors l'air. Dylan se couvre les oreilles. Le bruit lui traverse les tympans comme le bec d'un couteau. Il pointe son fusil vers ce qui lui semble être la source approximative de la lumière et appuie successivement sur les deux détentes en quelques dixièmes de seconde. Les deux coups de fusil explosent presque instantanément et font tomber Dylan à la renverse. Le sifflement stoppe net. Une force brute, mais invisible, s'empare alors du corps de Dylan. Il laisse tomber son fusil. Il ne peut plus parler, ni bouger. Il est tiré vers le ciel par le torse. Son corps commence à flotter comme un vulgaire percidé tiré d'un lac par un pêcheur qui remonte sa ligne. Le torse vers le haut, les membres pendouillant, les yeux grands ouverts, Dylan ne ressent aucune douleur. Bizarrement, son esprit n'a pas envie de combattre. Ça doit être cette sensation qu'on ressent quand on se noie, se dit-il...

Dylan ouvre les yeux. On dirait une salle d'opération. Il entend parler. Des corps bougent. Soudain, il semble y avoir du mouvement devant lui. Il entend le mot « anesthésie ». Ses yeux se referment par eux-mêmes...

Dylan se réveille de nouveau. Il se sent bien. Il ouvre de nouveau les paupières. Il est bien au chaud, au fond d'un lit. Curieux, il observe autour de lui. Une femme habillée d'un sarrau blanc est assise aux côtés de son lit. Surpris, il ne peut cependant pas s'empêcher de remarquer l'allure de la pièce. Elle est immaculée, blanche. La décoration est simple : un cadre de nature morte, une lampe antique, un tapis fait à la main, une commode d'époque. La pièce lui rappelle la maison de ses grands-parents qui habitaient un domaine en Alabama. Ces plus beaux souvenirs d'enfance se trouvent dans cette maison. Il est soudainement beaucoup plus serein. Il s'assoit pour faire face à la femme.

- Comment allez-vous, Dylan.

- Qui êtes-vous ?

- Mon nom est Socrate.

- Socrate. Comme le poète ?

- Le philosophe grec, oui. Mes parents avaient des rêves de grandeur pour moi, je crois bien, dis la femme en rigolant timidement.

- Qu'est-ce que je fais ici ?

- Ne vous inquiétez pas, Dylan. Tout va bien. Vous n'êtes pas la première, ni la dernière personne à passer par ici.

- Pourquoi je me sens si...

- Si ?

- Si bien.

- Ah ! Ça. On vous a administré un calmant, antidépresseur et anxiolytique dès que nous avons pris contact avec vous. Rien de nocif, rien d'addictif, ne vous inquiétez pas.

- Ah bon ? Il fonctionne bien, en tous cas.

- Le résultat de plusieurs générations de perfectionnement. Des générations d'humains tous plus anxieux les uns que les autres, ça finit par bonifier l'offre de médication, vous voyez. Les humains ne l'auront jamais facile, on dirait. Mais ça, vous le savez aussi bien que moi, pas vrai ?

- Hmm.

- Donc, voici ce que j'ai à vous dire. Ça fait partie d'un protocole, donc ne vous surprenez pas si cela vous semble un peu rigide et académique. Ne faites que m'écouter attentivement et tout sera vite terminé.

- D'accord.

- Très bien. Premièrement, je dois vous signaler que notre entretien est enregistré pour des fins d'archivage. Rien d'alarmant. Ensuite, vous venez de participer à une recherche longitudinale, ça veut dire qui se passe sur plusieurs années, sur l'histoire du genre humain. J'ai été attiré à la période post-industrielle. C'est votre époque, ça, Dylan. Je recueille donc des données tant bien sur les habitudes de vies, les habitudes alimentaires, votre éducation, votre langue et votre culture au sens large, que sur les configurations biologiques

comme les mutations de l'ADN, les prédispositions génétiques, le carte des connexions synaptiques, etc. Vous comprenez ?

- Je pense bien oui. Vous avez fait des tests sur moi.

- On a recueilli des données, plutôt. Mais, disons, oui, vous avez compris. Je vous explique tout ceci pour une raison très simple. On a remarqué par le passé beaucoup d'anomalies dans le comportement des sujets suite à leur libération, et ce, même si on leur inoculait un sérum mnémobloquant. Nous avons découvert que ce n'est qu'en vous administrant le calmant afin de vous rendre parfaitement réceptif et en vous expliquant précisément les raisons qui nous ont poussé à vous faire venir ici, que les portes de votre mémoire, si je puis dire, s'ouvriront afin que le sérum puisse parcourir l'entièrement de la carte mnésique et effacer absolument tout souvenir des dernières heures. Vous vous rendormirez dans quelques secondes. Nous, on va en profiter pour vous donner le sérum. Et puis... Voilà ! Tout est dit. Avez-vous des questions ?

- Mais...

- Oui ?

- Êtes-vous un extra-terrestre ?

- Excellente question, Dylan. Merci de me rappeler à l'ordre. J'allais oublier ce point capital. Non, Dylan. Vous et moi sommes tout autant humain l'un que l'autre. La seule différence majeure, c'est que je suis née 877 ans après vous. Mais pour moi, 877 années ou deux secondes, ça revient un peu au même. Parfait ? Très bien. Protocole terminé. On peut le renvoyer. Merci beaucoup Dylan. Bonne chance pour le reste.

Dylan ressent soudainement une fatigue extrême. Il se laisse choir de nouveau sur le lit et s'endort.

Un baiser sur ses lèvres rappelle Dylan du monde des rêves. Megan le regarde avec des yeux pleins de tendresse. Elle lui caresse le visage, puis lui dit qu'il est temps de se lever. Dylan sourit. Il se sent franchement reposé. Jamais il ne croyait pouvoir dormir aussi paisiblement. Surtout après avoir affronté ce jeune coyote.